

LA GAZETTE

DE LA 11^E ÉDITION DU FESTIVAL REGARDS CROISÉS

jeudi 26 mai

Edito...

Combattre l'anachronique !

La fièvre des mathématiques nous a pris hier soir au Théâtre 145 tandis que les comédiens lisaient la pièce de Geneviève Billette, *Contre le temps*. Cette pièce retrace les derniers moments de Evariste Galois, mathématicien prodigue du XIX^{ème} siècle mort prématurément à la suite d'un duel. Nous assistons à ses dernières heures tandis qu'il s'obstine à écrire son traité qui bouleversera les bases de l'algèbre. Cette pièce est une occasion d'entrer dans l'antichambre du génie sans négliger de verser dans la drôlerie, créant un décalage entre une situation historique tendue et une certaine légèreté de ton qui -loin d'atténuer le propos- donne à ce texte l'ampleur d'une fresque historique.

Ce texte semble nous rappeler que les œuvres fortes refont surface malgré tout, malgré les concours de circonstances et malgré les négligences. Certes « *le siècle a les mains glissantes* » comme l'écrit Geneviève Billette mais le traité d'Evariste Galois a finalement trouvé lecteur et si ce génie des mathématiques n'a pas rencontré d'interlocuteurs de son temps, son œuvre, elle, a traversé les siècles. Evariste Galois affirme que l'algèbre est une « *vision du*



monde », englobant par là dans un même mouvement son engagement politique et son engagement scientifique. Ne concevant pas l'un sans l'autre, il ne pourra composer avec les paradoxes et les a priori de son époque.

Cette attitude jusqu'au boutiste repose la question de l'articulation de la science à une problématique politique et sociale. Evariste Galois, par son engagement aux côtés des républicains et sa ferveur scientifique avance contre son temps afin de « *combattre l'anachronique* » pour reprendre le titre d'un poème de Brecht. Ce court texte, véritable manifeste pour le progrès technique, affirme que l'homme doit surpasser la nature. Mais cette évolution scientifique ou technique doit être pensée comme un outil au service de l'émancipation de l'homme. En effet, la révolution technique annonce une révolution

sociale : « *Pourtant tout cela est une bataille contre l'anachronique/ un effort constant pour refaire la planète/ Tout comme l'économie dialectique / Grâce à quoi le monde sera transformé de fond en comble.* » Les avancées de la science ne peuvent être alors dissociées de leur signification sociale. Brecht condamnera ce qu'il appelle le « *crime de Galilée* », qui a conçu son œuvre scientifique comme une œuvre « pure » délivrée de tout ancrage sociétal : « *La bombe atomique est comme phénomène aussi bien technique que social le produit final typique de sa prestation scientifique et sa carence sociale.* »¹ conclut-il. A l'inverse, Evariste Galois est un mathématicien qui conçoit l'algèbre comme un engagement, espérant engendrer une révolution des équations et des consciences.

Ce soir, nous allons appréhender une vision

¹ in Brecht, *Écrits sur le théâtre*.

du monde différente mais tout aussi singulière, celle d'Ismael Stamp, personnage qui a vécu pendant plus de trente ans dans le ventre d'une baleine. Cette dernière meurt et Ismael – considéré comme un clandestin - se retrouve dans un univers hostile et sordide qu'il observe pourtant avec candeur. Pieter de Buysser nous propose un texte qui, à travers le regard naïf de ce personnage, questionne la représentation de l'immigration. En effet, Ismael n'a qu'un seul but : retourner à Zanzibar – à l'inverse de ce mouvement du Sud vers le Nord dont on nous parle tant. Lui veut retrouver son paradis perdu, son Sud rêvé qui l'attend à l'autre bout du monde. Pieter de Buysser brosse le portrait d'un Jonas des temps modernes, jouant à la fois avec le cliché du sans-papier et le mythe du bon sauvage.

Laura Tirandaz

L'Accueil d'Ismael Stamp de Pieter de Buysser

Ismael Stamp est un homme qui a passé trente ans dans le ventre d'une baleine. Cette dernière meure et le recrache dans le monde. Il n'a qu'une idée en tête : rejoindre « *Zanzibar la merveilleuse* », dont les sons lui emplissent encore les oreilles. Ismael nous conte son odyssée vers cette île utopique. Lors de ce voyage, il se retrouve tour à tour comédien, clandestin, régicide... Il rencontre marins, camionneurs, hommes d'État : il commence son apprentissage de la vie. Un voyage intime et singulier révélant un personnage émouvant, qui se heurte à l'inconnu.

Ismael nous parle de l'Europe à travers son point de vue candide mettant en évidence toutes les contradictions de notre monde contemporain. Il a une vision sensible de tout ce qu'il découvre. Perception particulière qu'il a semble-t-il développée dans le ventre de sa baleine : à l'instar d'un fœtus, il ne voyait rien mais il était sensible aux sons. C'est d'ailleurs la musique de Zanzibar qui l'attire.

Ismael a ainsi une vision très poétique de l'âpre réalité dans laquelle il est brutalement rejeté. Les morceaux de verre d'une vitre brisée deviennent une multitude de diamants, un camion arrêté sur une aire d'autoroute apparaît comme un refuge lui rappelant le ventre de la baleine... Ses yeux sont comme un miroir déformant révélant un autre aspect de ce que nous connaissons déjà (ou de ce que nous

croisons connaître) comme la violence des rues, les difficultés des sans-papiers... Pieter de Buysser, en mettant en scène un personnage qui ne juge pas ses contemporains, laisse la place aux réactions des spectateurs.

Ismael étonne, les personnages qu'il rencontre ne savent pas comment réagir face à lui, basculant le plus souvent dans la violence. Trouvant Ismael dans leur camion, les routiers le considèrent comme un clandestin et le passent à tabac craignant l'amende de la douane. Tous (chefs d'état, caïds ou ministres) projettent sur Ismael une image du clandestin-type. Pieter de Buysser dénonce ce cliché dans une scène grotesque où le roi belge décide de rencontrer un sans-papiers. Son ministre afin de contenter le monarque, se met en quête d'un clandestin. Tombant sur Ismael, il mettra en scène la rencontre avec le roi jusque dans les moindres détails (allant jusqu'à le salir

afin qu'il paraisse le plus "authentique" possible). Prenant acte de ces clichés, Ismael à la fin de la pièce, retourne la situation et joue avec cette image lorsqu'il terrorise les gardes du corps du roi en mettant en scène une bande de malfrats, la *Bande d'Ismael*. A l'image de Scapin, qui conseille à son maître de se cacher dans un sac pour échapper à un prétendu tueur à gages, Ismael invente un subterfuge afin de trouver sa place tant bien que mal dans ce monde qui le rejette perpétuellement. Scapin renverse le temps d'une scène la hiérarchie entre maître et valet et Ismael quant à lui trompe ses adversaires par une supercherie, se jouant du cliché. Pieter de Buysser ne décrit pas la condition des clandestins par le biais du misérabilisme ou du fatalisme. Il ne s'agit pas de prendre pitié mais de développer une position critique sur l'état du monde avec ses logiques absurdes. Cette pièce est un remède au pessimisme

ambient, refusant la lamentation et choisissant un subterfuge (la naïveté d'Ismael) afin de parler du repli de l'Europe. Pieter de Buysser affirme à ce sujet que « *nous vivons dans le château de Versailles, et les murs aujourd'hui sont à Cadix, à Gibraltar. On vit ici dans le château en attendant une sorte de drainage de l'Afrique et de l'Asie.* » et ce texte est un moyen de reposer la question de l'édification de ces murs (problématique qui avait été le thème d'une édition précédente de *Regards Croisés* intitulée *Rasons les murs*).

Dans ce théâtre-récit, nous découvrons un personnage d'une grande douceur mais qui se révèle tenace, bien décidé à atteindre son but, utilisant s'il le faut la ruse. Cette pièce ouvre une réflexion plus large : que faire face au cynisme du monde ? Et vous comment imaginez-vous votre Zanzibar ?

Léa Girod



Photo: Jean-Pierre Angéi

INTERVIEW DE PIETER DE BUYSSER

Propos recueillis par
Emeline Massip

La Gazette : Pourriez-vous nous raconter la genèse de votre pièce *L'Accueil d'Ismael Stamp* ?

Pieter de Buysser : L'accueil d'Ismael Stamp provient de deux choses. D'abord, une voix résonnait dans ma tête et je ne pouvais pas l'arrêter. Un mélange de mots, de phrases et de paroles. Cette voix évoquait de vieilles chansons et des histoires. Cette sonorité était un élément concret et matériel qui m'a donné envie de raconter la fable d'Ismael. D'autre part, je suis marqué par l'état de l'Europe actuelle. Nous sommes débordés par les faits, les informations, les statistiques et une injustice fondamentale. Nous manquons de résistance à tout ça, une résistance par l'imagination. L'Europe est incapable de se forger des histoires, alors que c'est par elles que l'homme peut donner une direction à son propre destin. Il faut un changement de l'ordre des mots et de l'imagination ; c'est là que la littérature devient politique. Je ne voulais pas répondre à cette pénurie par un documentaire ou un texte de théâtre de forme traditionnelle. Je souhaitais plutôt répondre avec une forme qui me paraissait plus exacte. Les racines de mon théâtre se trouvent en fait dans l'ancienne tradition orale et mystique, datant du Moyen-Âge et très importante en Flandre. Je ne suis pas chrétien mais je suis très attiré par la tradition mystique. Mon travail consiste à essayer de renouer la raison émancipatrice avec cette tradition mystique ; je veux

donner une plus grande place au rêve sans pour autant trahir la raison. Je vois le théâtre comme une tentative de rêves lucides situés dans l'ici et maintenant. La plupart des problèmes fondamentaux de l'Europe qu'ils soient politiques, existentiels, psychologiques ou spirituels ont pour origine cette incapacité à rassembler la raison et le rêve. C'est à partir de ces réflexions que j'ai écrit *L'Accueil d'Ismael Stamp*.

La Gazette : Votre texte fait-il référence à *Moby Dick*, le célèbre roman philosophique de Melville dont le personnage s'appelle aussi Ismael ?

Pieter de Buysser : Aujourd'hui, tout le monde cherche des liens et des rapports entre les textes. En ce qui concerne ce texte, le lien avec *Moby Dick* n'est pas quelque chose de préalablement réfléchi. Le rapport est très superficiel, comme un écho lointain. Je n'ai pas voulu faire un rébus avec les références. Je considère que la tâche d'un écrivain est d'inventer et d'ajouter quelque chose de nouveau à la réalité. Il me semble que l'invention en soi est quand même ridicule, car nous nous inscrivons toujours dans l'Histoire. C'est d'ailleurs très important d'avoir un rapport conscient avec l'Histoire et de bien réfléchir à la raison pour laquelle nous choisissons d'écrire telle forme à telle époque. Les textes pour le théâtre contemporain sont majoritairement écrits dans une tradition dramatique, et moi au milieu je me sens comme un dauphin parmi les chevaux ! Mon point de départ est différent et je me confronte aux traditions de l'écriture dramatique sans les suivre. Elles semblent évidentes mais pour moi elles sont inutiles. Au XXIe



Photo: Jean-Pierre Angéi

siècle, ce genre de drame est mieux produit par le cinéma ou la télévision que par le théâtre. Chaque forme est à la fois éthique, esthétique et politique, il n'y a pas de différences, la dimension politique d'un texte peut résider dans sa forme. Je suis né dans une période post-dramatique (Jan Fabre, Anne Teresa De Keersmaeker, Jan Lauwers), et l'une des problématiques de ce théâtre est le statut du texte. Personnellement je n'aime pas le terme de post-dramatique parce que je me sers autant du burlesque, de la poésie et de n'importe quoi pour faire du théâtre. N'importe quel texte peut devenir un texte de théâtre.

La Gazette : Dans ce texte, un personnage raconte son parcours fait de multiples péripéties et des critiques ont parlé de « poème épique » au sujet

de votre texte. Comment le définiriez-vous ? Comme un conte, un récit ou une épopée ?

Pieter de Buysser : C'est avant tout un texte de théâtre, j'en suis convaincu et je le défends en tant que tel. Je pense que le théâtre est une explosion créée par un accident spectaculaire entre le concret et l'abstrait. Ismael Stamp est une histoire très fantaisiste mais en même temps très concrète et corporelle. Mon crédo dans le travail est : « *Avant-garde all time* », qui signifie la tradition de l'avant-garde, même si ce sont deux notions contradictoires. Je revendique ce paradoxe car pour moi l'avant-garde est une tradition très ancienne qui se perpétue depuis toujours. C'est la nécessité de renouveler et de renaître constamment. Pour cela, il faut bien connaître l'Histoire car nous nous inscrivons

toujours dans une continuité esthétique et historique. En organisant des explosions entre le concret et l'abstrait, je cherche à libérer l'élan vital pour renaître.

La Gazette : Qu'est-ce que la résistance représente pour vous dans le théâtre ?

Pieter de Buysser : C'est d'abord une question de forme et de technique. La résistance se fait dans l'invention des nouveaux genres. Je résiste dans mon métier car je ne suis pas content de l'état des choses. Plusieurs causes me poussent à résister, comme la défaite de la raison émancipatrice qui détruit l'Europe. Cette dernière est prise en otage par des nationalistes, qui créent un repli sur soi-même. Le monde de la globalisation devient incontrôlable et en Belgique par exemple, les nationalistes promettent, par l'indépendance, d'avoir encore du contrôle sur leur propre pays. Mais c'est une fausse promesse. Nous ne pouvons pas nier la globalisation, il n'y a pas de retours possibles. C'est un mensonge, auquel je préfère résister en racontant des fables. Les nationalistes utilisent la notion d'identité pure, mais Ismael à l'inverse a plusieurs identités et il renaît à chaque instant. Son existence est une forme de résistance qui va à l'encontre d'une conception nationaliste du monde.

La Gazette : Pour en revenir au personnage d'Ismael, comment le qualifieriez-vous ? Est-ce un Candide des temps modernes ?

Pieter de Buysser : Ismael est bien une sorte de Candide, mais il y a une très grande différence entre ces deux personnages. Candide part de l'idée

que nous vivons dans le meilleurs des mondes possibles alors que par la suite il va être frappé, trahi et violé. Son histoire se termine sur la phrase « *il faut cultiver son jardin* ». La fable d'Ismael se finit plutôt sur l'idée qu'« *il faut cultiver son chemin* ». Candide est un optimiste déçu, alors qu'Ismael est un pessimiste ressuscité. Il a fait le deuil de l'optimisme.

La Gazette : Pourquoi avoir choisi Zanzibar ? Est-ce finalement ce lieu qui importe le plus ou le chemin parcouru pour l'atteindre ?

Pieter de Buysser : Zanzibar ne sera jamais là, mais peut-être qu'il est en fait toujours là. C'est avant tout une sonorité qui revient à chaque fois. Ismael est



Photo: Jean-Pierre Angé

un des rares hommes qui arrive à être ici et maintenant, dans l'instant. Je pense qu'aujourd'hui on vit dans un régime pessimiste, à l'inverse de Candide qui vivaient dans un régime optimiste. Nous sommes tellement frappé par tout ce qui va mal que l'on s'angoisse et que l'on essaye de se protéger. Tout ceci est d'un pessimisme pur et dur, profondément ancré dans l'Europe. Je résiste à ça : le luxe du pessimisme n'est pas permis. C'est l'accessoire bourgeois par excellence.

La Gazette : Au sujet

d'un de vos spectacles précédents, vous parlez d'« optimisme critique », est-ce une expression qui pourrait convenir à Ismael Stamp qui dénonce tout en gardant la vitalité de l'espoir ?

Pieter de Buysser : L'optimisme critique correspond bien à Ismael Stamp. Mais je ne suis pas optimiste, car c'est cette notion qui a fait du XXe un cimetière des enthousiasmes. Le régime sécuritaire dans lequel nous vivons actuellement pue et tue, et l'art et la culture contemporaines sont complices de celui-ci. C'est injuste. La politique est réduite à l'art de jouer la carte de la sécurité et l'art est réduit à une politique de lamentations esthétiques.

La Gazette : Quand vous écrivez, imaginez-vous une mise en scène ou une mise en espace de vos textes ?

Pieter de Buysser : Pas du tout, je donne un texte et je n'écris jamais d'indications pour la scène. L'écriture est mon métier et je sais exactement pourquoi j'écris de cette façon, pourquoi telle virgule est à sa place. Mon écriture est une invitation pour les comédiens et les metteurs en scène. Même s'ils décident de garder seulement deux mots si cela leur paraît nécessaire, qu'ils le fassent. Le métier d'auteur de théâtre est problématique parce que nous sommes toujours dépendants du travail des autres. Cette contrainte me pousse à écrire autre chose que du théâtre, comme des romans. Mais je me réjouis qu'il y ait des comités de lectures car la lecture est le seul moyen d'entendre ce qu'un auteur a vraiment fait.

Pieter de Buysser : Il est évident que l'étonnement a un sens politique et philosophique. Il permet de ne pas être pris en otage par les clichés ou les histoires pré-écrites. L'étonnement engendre une nouvelle vision du monde. C'est un instant très rare qui est peut-être l'origine de

l'art lui-même.

La Gazette : Dans le programme du festival, vous avez conseillé Journal de Witold Gombrowicz, pouvez-vous nous parler de cet ouvrage ?

Pieter de Buysser : Gombrowicz est un écrivain polonais que j'apprécie énormément pour sa personnalité et son oeuvre. Je pense que j'aime beaucoup les écrivains qui sont en résistance avec leur identité nationale. Lui a vécu pendant longtemps en Argentine et il est en conflit total avec la Pologne, un peu comme moi avec la Flandre. C'est peut-être cela qui me touche mais pas uniquement. Il a le regard lucide de l'étonnement et en même temps une grande culture littéraire et scientifique.

La Gazette : Quand vous écrivez, imaginez-vous une mise en scène ou une mise en espace de vos textes ?

Pieter de Buysser : Pas du tout, je donne un texte et je n'écris jamais d'indications pour la scène. L'écriture est mon métier et je sais exactement pourquoi j'écris de cette façon, pourquoi telle virgule est à sa place. Mon écriture est une invitation pour les comédiens et les metteurs en scène. Même s'ils décident de garder seulement deux mots si cela leur paraît nécessaire, qu'ils le fassent. Le métier d'auteur de théâtre est problématique parce que nous sommes toujours dépendants du travail des autres. Cette contrainte me pousse à écrire autre chose que du théâtre, comme des romans. Mais je me réjouis qu'il y ait des comités de lectures car la lecture est le seul moyen d'entendre ce qu'un auteur a vraiment fait.

Entretien avec Thierry Blanc, comédien

Propos recueillis par Léa Girod

La Gazette : En tant que comédien, quel regard portez-vous sur l'exercice de la lecture à voix haute ? Pensez-vous que la lecture soit un bon moyen de faire partager les textes de théâtre ?

Thierry Blanc : Clairement oui. J'étais déjà convaincu par la lecture, mais ça a évolué grâce à Troisième Bureau. J'aime le travail où l'on doit en quelques jours cerner la dramaturgie, les situations, les personnages... Tout pour arriver à faire vivre le texte à l'auditoire. Et ça m'aide également professionnellement, lorsque je passe des auditions ou castings. Ça me permet de rentrer dans le texte en un clin d'œil. C'est ce que m'a permis l'exercice de la lecture pour ce festival.

La Gazette : Quelles sont les étapes de travail d'une mise en voix d'un

texte ? Quel est le travail préalable de dramaturgie ?

T.B. : C'est un travail extrêmement précis. Ce qui est le plus important c'est le "où je suis " et "pourquoi je dis ce que je dis". Il faut d'abord que je puisse répondre clairement à ces questions par rapport au texte pour que je me lance véritablement dans le travail de lecture. Ensuite j'apporte des nuances. La première étape je la fait seul. Je lis, plusieurs fois, et seulement après il y a une mise en commun avec le travail de chacun autour du texte, où l'on confronte les différents points de vue pour voir ce qui est le mieux, déterminer un parti pris vis-à-vis du texte.

La Gazette : Avez-vous déjà été surpris par le décalage entre la lecture pour soi et la lecture publique ?

T.B.: Dans la lecture pour soi on peut passer à côté de pas mal de choses sur un texte. Parfois on

en lit un et on le trouve vraiment bien, mais une fois la lecture à haute voix, on se rend compte que le texte ne rencontre aucune résistance et il s'effondre. C'est-à-dire qu'il ne donne pas grand chose. Inversement, une pièce qu'on peut lire plusieurs fois pour soi, et qu'on n'aime toujours pas au bout de dix fois, peut se révéler très intense et intéressante dans la lecture publique. C'est pour ça que la lecture pour soi n'est jamais suffisante pour se faire un avis sur une pièce.

La Gazette : Cette pièce est un monologue, presque un conte, comment vous projetez-vous dans le texte ?

T.B. : Dans le travail avec Dominique, nous avons choisi d'effacer complètement l'idée du conte. Nous nous sommes dit qu'on ne devait pas le jouer, on l'entend suffisamment à la lecture. Par contre on reste dans cette adresse forte aux spectateurs, qui est pour

nous essentiel. C'est un travail par étapes, strates. L'accueil d'Ismael Stamp est comme une partition musicale très précise. Le rythme est sculpté dans le texte : il y a des aspérités, des creux, des bosses et des vagues. Il faut ce "dérappant" pour qu'il n'y ait pas de monotonie dans la lecture.

La Gazette : Il y a plusieurs personnages qui prennent la parole à travers Ismael, comment allez-vous rendre compte de la pluralité des voix ?

T.B. : Il y a plusieurs degrés dans le récit d'Ismael. La parole n'est pas vraiment sienne au départ lorsqu'il nous rapporte les dires d'autres personnages. Mais au fur et à mesure du texte, Ismael incarne les personnages qu'il fait parler, comme le roi par exemple. Il est dans du discours direct, devenant ce roi lorsqu'il nous donne ses paroles, et ce jusqu'à la fin du texte.

La Gazette : Quelle est la scène qui vous marque le plus dans cette pièce ?

T.B. : C'est la toute première scène. Celle où on apprend la mort de la baleine. Il dit quand même qu'il a passé trente ans dans le ventre de cette baleine ! C'est une phrase vraiment particulière. C'est la magie du théâtre. S'il dit qu'il met les pieds sur terre pour la première fois à trente ans, on le croit. Et d'un seul coup il ouvre sur l'imaginaire, sans préliminaire ni préparation.



photo : WEI Xing ^

Théma : La coopérative d'écriture et le cabaret dramatique

Par Emeline Massip et Estelle Moulard

Des auteurs coopératifs !

Tout en permettant au public de rencontrer les écritures contemporaines, le festival donne l'occasion aux auteurs d'échanger et de travailler ensemble. L'idée a germé chez Samuel Gallet et Magali Mougel de mettre en place une coopérative d'écriture à laquelle les auteurs invités participeraient en écrivant chaque jour un texte. La coopérative d'écriture ne propose pas d'écrire à plusieurs mains mais plutôt de partir d'une base commune, d'un moment partagé et appréhendé ensemble. Le festival, hébergé par le Théâtre 145, est ancré dans le quartier Berriat/Saint Bruno. Il s'agit pour les auteurs d'inscrire la démarche d'écriture sur ce territoire, tout en se confrontant à l'actualité internationale du jour par l'intermédiaire d'une revue de presse quotidienne. Ils choisissent alors un événement-cadre pour leurs textes. Le thème de Regards Croisés « *L'Europe dans tous ses Etats* » appelle au dialogue, à la confrontation entre le festival et le reste de l'Europe voire du monde. Ainsi d'après-midi en après-midi, ils se retrouvent dans des lieux différents du cours Berriat, s'en imprègnent puis s'en vont chacun de leur côté, chargés de la poésie du lieu, de son atmosphère, de ses passants ou de ses odeurs, de son langage... Mais

le temps presse car les auteurs n'ont qu'une journée pour écrire. Le geste est spontané, en réaction directe avec le cours Berriat.

Rappel des contraintes d'écriture

- 1 - Un lieu
- 2 - Une heure différente de la journée pour chacun des textes
- 3 - Un événement de l'actualité internationale
- 4 - Un nombre de mot maximum
- 5 - Un auteur, différent chaque jour, doit écrire une chanson
- 6 - Les auteurs ont une journée pour écrire leur texte

Tous les soirs, on peut écouter les textes de la coopérative à l'occasion du Cabaret Dramatique qui seront lus par deux comédiennes et

accompagnés par deux musiciens qui composeront eux aussi chaque jour. L'une des spécificités de ce Cabaret réside dans le fait qu'il soit polyglotte. On y entend du français, de l'italien, du turc, du flamand, du polonais et du québécois.

Traditionnellement, la forme du cabaret suppose une succession de numéros qui se succèdent sans lien les uns avec les autres. A Regards Croisés, c'est un peu différent car le cadre commun d'écriture que se donnent les auteurs va permettre de tisser des liens de textes en textes. Les textes sont autonomes et indépendants mais vont se frotter aux autres créant des passerelles. Ils prennent ainsi tout leur sens lorsqu'ils se confrontent et interagissent avec les autres. De l'individuel, les textes se portent inévitablement vers le collectif et la rencontre.

Dans coopérative il y a « coopérer »

Coopérer : c'est se réunir, c'est mettre en commun, c'est s'entraider dans l'espoir d'obtenir quelque chose de meilleur. L'idée est là : écrire à plusieurs peut être bénéfique à l'écriture. En acceptant de s'engager dans ce processus de coopérative d'écriture, les auteurs semblent faire le pari du collectif. Ce qu'ils mettent en commun c'est la force de leurs imaginaires et de leurs écritures.

Co-opérer : C'est peut être aussi opérer ensemble sur le cours Berriat, aller l'explorer de l'intérieur pour mieux le comprendre.



photo : WEI Xing ^



Photo: Jean-Pierre Angéi ^

Contre-rendu de la première journée de la coopérative.

Quel rapport existe-t-il entre Madrid, un volcan et le PMU ? Peut-être la coopérative d'écriture du festival Regards Croisés !

Lundi, 14h30 : Lors de sa première journée, la coopérative éphémère du festival s'est implantée dans un bistrot au numéro 130 du Cours Berriat. Elle était constituée ce jour-là de Geneviève Billette, Tino Caspanello, Arthur Palyga, Magali Mougel et Samuel Gallet. Munie de quelques thèmes d'actualité (la Puerta del Sol de Madrid et le volcan Grimsvötn), elle envahit le PMU pour y puiser l'inspiration littéraire et théâtrale. Après s'être servi à boire comme il se doit, les auteurs endossent pleinement leur rôle d'investigateur

littéraire, jusqu'à suivre minutieusement les résultats des courses de chevaux.

Commence alors une grande discussion entre les auteurs afin de donner quelques directives à leur travail d'écriture. La forme est totalement libre, mais l'histoire doit impérativement parler (ou évoquer) du lieu (le PMU) et l'actualité internationale (Madrid et le volcan tout juste éveillé). Ensemble, ils abandonnent alors l'idée d'une galerie de personnages mais déterminent que les histoires du cabaret se dérouleront entre 22h et 23h, heure à laquelle les textes seront effectivement lus. Les musiciens, quant à eux, se chargent d'enregistrer le fond sonore de ce bar. Entre les conversations, la télévision et les bruits du tramway, ils ont suffisamment de matière pour construire un poème sonore en soutien aux textes des auteurs.

Mardi, 22h30 :

L'heure du verdict est tombée. Qu'est-ce que les auteurs nous ont alors concocté ? Malgré le défi que représente cette coopérative, ont-ils réussi à écrire un texte en suivant toutes les modalités ?

La réponse est oui : les auteurs et les musiciens nous ont fait rêver ce soir. Intitulé « Le jour où l'écran du rapido ne retransmettra plus le rapido ou comment je suis devenu cendre », le cabaret est composé de monologues percutants et dynamiques, d'accents fringants, d'un mélange subtil des langues et d'une chanson « folk'n roll ». Le premier cabaret dramatique est un succès incontestable et nous attendons avec impatience les prochains.

Interviews croisées de Magali Mougel et Samuel Gallet

Propos recueillis par
Estelle Moulard et Emeline
Massip

La gazette : Comment avez-vous imaginé la coopérative d'écriture et le cabaret dramatique ?

Samuel Gallet : Lors des précédentes éditions du festival, si certains auteurs venaient pour la semaine entière, d'autres ne venaient que pour leurs lectures, ce qui ne permettait pas de réels contacts entre eux. Cette année, nous voulions que les auteurs se rencontrent vraiment, qu'ils confrontent leurs esthétiques diverses, et puissent travailler ensemble sur une écriture collective. La coopérative est née d'une envie d'inventer un concept d'écriture original où nous pourrions écrire ensemble. Le but est donc

d'inviter des auteurs venus d'horizons différents, de se rendre ensemble dans un endroit précis de la ville pour l'appréhender collectivement. Chacun porte un regard sur l'actualité tout en s'imprégnant de l'ici et maintenant du lieu imposé. Il s'agit ensuite de faire œuvre de cette multiplicité de points de vue sur le monde poétique et politique, pour après la mettre sous forme de cabaret.

La gazette : Comment se déroule cette coopérative d'écriture ?

Magali Mougel : Pour l'heure, rien n'est figé, la forme s'invente et se cherche encore. Hier, lors de la première séance de mise en route nous avons déterminé les modalités d'écriture communes à tous les auteurs. Nous nous sommes finalement mis d'accord sur plusieurs points : chaque texte se déroule entre 22h et 23h et doit inclure ou évoquer trois éléments (les actualités en Espagne, le réveil du volcan et l'espace du PMU). La problématique du premier jour est donc de s'interroger sur la façon dont le PMU contribue ou participe aux événements de la Puerta del Sol à Madrid. Nous avons abandonné l'idée d'une galerie de personnages, comme nous l'avions suggéré au début. Le projet se veut un espace de liberté, dans lequel chaque auteur est libre d'écrire une forme dramatique autant qu'une autre forme singulière, qu'elle soit romanesque, journalistique, scientifique etc. La priorité est à la diversité des formes plutôt qu'à l'uniformité. Notre intention est de travailler sur l'éclatement de la forme davantage que sur une linéarité. C'est une coopérative mais l'écriture elle, est solitaire. Le fait

d'écrire à plusieurs mains aurait pu brider les univers singuliers de chacun. Il faut maintenant attendre de voir comment les textes après un montage se font écho et s'éclairent les uns les autres.

La gazette : Pourquoi avez-vous choisi la forme du cabaret ?

Magali Mougel : Le cabaret permet un éclectisme et un éclatement des formes. Toutes les formes possibles peuvent se juxtaposer, en suivant quand même un fil conducteur. C'est aussi un moyen de découvrir la façon dont les autres se sont emparés d'une même question, d'une même problématique. Nous ne sommes pas vraiment habitués à écrire aussi vite. C'est une écriture de l'urgence de dire. Il faut alors envisager ce cabaret comme un espace ludique, un défi. Le théâtre n'est pas un outil de réponse immédiate à l'actualité, il est en décalage avec la réalité, notamment du fait de la lente machine culturelle. La coopérative essaye d'être en dialogue avec ce qui se passe autour de nous, dans l'idée de réactivité au monde.

Samuel Gallet : Il y a aussi l'envie de travailler avec les musiciens, Gabriel Durif et Matthieu Goulin. Il s'agissait ainsi de faire se rencontrer les textes issus de la coopérative avec l'atmosphère sonore d'un lieu (le PMU pour le premier jour). Les musiciens, après avoir effectué une captation, vont composer un poème sonore.

La gazette : Avez-vous déjà eu des expériences de ce genre ?

Magali Mougel : Nous avons déjà travaillé ensemble, Samuel et moi lors d'un festival en Bretagne

organisé par Marie Dilasser trois ans auparavant. Nous avons travaillé en commun à l'écriture d'un cadavre exquis théâtral. En dix jours, à trois, nous avons écrit et mis en scène une pièce d'environ quarante minutes. La continuité narrative de cette pièce se basait sur trois espaces. Nous écrivions trois scènes par jour que les comédiens travaillaient le lendemain, nous avions ainsi un retour plateau qui nourrissait les prochaines scènes à écrire.

La gazette : Vous Samuel, vous avez déjà participé à une autre expérience d'écriture collective nommée Les bals littéraires. Pouvez-vous nous expliquer le principe ?

Samuel Gallet : C'est un concept inventé par Fabrice Melquiot. Cinq auteurs se retrouvent la veille du bal pour choisir dix chansons populaires

et se mettent d'accord sur une histoire. Chaque scène doit se terminer sur le titre d'une chanson qui retentit immédiatement dans la salle et incite les gens à se lever et à danser. L'idée est de voir comment cette musique nous unit tous pour l'insuffler au théâtre.

La gazette : Quelles sont vos attentes quant à la coopérative du festival Regards Croisés ?

Samuel Gallet : Je veux que les auteurs y trouvent leur compte. J'aimerais que la spontanéité de ces écritures de l'urgence laissent entrevoir liberté et ouvertures poétiques. Il s'agit aussi de créer un rapport entre les auteurs et les spectateurs en assumant la forme grand chantier. Je suis convaincu qu'en qu'à travers les regards des autres, chacun peut en apprendre sur le monde.



Photo: Jean-Pierre Angéi ^

La gazette : Pouvez-vous nous parler du livre que vous avez recommandé pour Troisième Bureau ?

Samuel Gallet : Julio Cortázar est un auteur que j'aime beaucoup et son livre, Marelle, est un mélange fascinant entre le fantastique et le quotidien. La pièce de Cortázar peut se lire de façon normale et linéaire, mais l'auteur lui-même propose en parallèle un autre chemin de lecture dans lequel l'ordre des scènes est bouleversé, décousu. J'apprécie cette idée de puzzle et de mosaïque.

Magali Mougel : Il s'agit de Propos d'un

tailleur de son, de Yann Paranthoën. Paranthoën est un technicien du son qui travaillait à la radio. Plus tard, il a commencé à faire des documentaires-fiction. Je suis tombée amoureuse de son travail qui s'avère être très sensoriel et d'une grande simplicité. Il envisage le son dans un rapport physique et toute sa technique est au service de la poésie. Aujourd'hui son travail audio est quasiment introuvable : Paranthoën s'est toujours opposé à la compression (nivellement des ondes musicales), or aujourd'hui à la radio tout est compressé. C'est devenu un patrimoine inexploitable et c'est bien dommage.

Coin des petites annonces

J'ai un joli coq pour votre poulailler.
Tel : 04.76.85.51.64

Fête des mères dimanche 29 mai . Promo exceptionnelle sur les bottes de radis. 54 cours Berriat

Poste de prophète maya à pourvoir d'ici fin décembre 2012. Expérience souhaitée. CV et lettre de motivation. Contact au 04.65.39.57.11

Chat perdu, Petit Thorax est un gros chat un pataud au poil roux et aux yeux jaune-vert. Nous le cherchons ardemment. Il a été vu la dernière fois sur un tram. Merci de nous contacter si vous le retrouvez : 06.62.85.79.11



photo : WEI Xing ^

Obama Tikka Masala

Alors que le monde entier l'attendait
L'attendait affamé
Obama Tikka Masala
A l'entrée de la cuisine fut bloqué

Au 'Yes we can' restaurant
Voici déjà 3 ans
Nous avons passé la commande
Mais Obama Tikka Masala
N'est toujours pas servi

Venus de contrées lointaines
Nous avons beaucoup entendu sa réputation
On nous a dit qu'il est le meilleur
On nous a dit qu'il est bien différent
On nous a dit qu'il n'est pas Texan
On nous a dit qu'il est comme nous autres
Mais ObamaTikka Masala
N'est toujours pas servi

Bloqué dans sa grande limousine
A l'entrée de la cuisine
Le temps de parvenir jusqu'à la table
Il est déjà bien refroidi
Obama Tikka Masala

Nous avons passé la commande
Lui a déjà donné notre suffrage
Et même le prix Nobel
Il n'est toujours pas servi
Obama Tikka Masala
Obama Tikka Masala
Obama Tikka Masala
Obama Tikka Masala

Faits divers

Le lynx échappé du zoo a été retrouvé

Souvenez-vous du lynx échappé du zoo vendredi dernier Une équipe de volontaires l'a retrouvé ce matin sur l'ancien site de Bouchayer-Viallet. Sacré tableau : le lynx pataugeant dans la boue, un carnaval de salamandre et batraciens narguant le félin qui miaulait en wallon ! Une fois l'animal endormi, le personnel sur place a pu l'extirper de ce sang kaki, le ramenant au zoo.

Tag et Faits divers



photo : WEI Xing ^

Questions proustiennes de Sophie Vaude :

Quelle est votre occupation préférée ?
Vivre !

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?

Mourir 30 fois pour revivre 31 fois et la 31 fois, je veux renaître en kangourou australien. C'est de la bonne viande et en plus il y a une petite poche pour les frites

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?

L'au-delà, comme ça je vivrai encore

Quel est votre plus beau silence ?

Après l'amour, du con !

photo : WEI Xing >

Questions proustiennes à Jean-Pierre Angéi :

Quelle est votre occupation préférée ?

Le pédalo

Quel est le don de la nature que vous souhaiteriez avoir ?

Elle m'a déjà tout donné : petit, j'étais blonds aux yeux bleus (il est devenu brun aux yeux marrons)

Dans quel pays aimeriez vous vivre ?

Sur une planète vide de cette humanité qui détruit notre planète

Quel est votre plus beau silence ?

Il y a toujours du bruit dans le silence. Mon plus beau silence est la respiration d'un enfant qui dort.

Equipe de rédaction

Lea Girod Ludivine Martin, Emeline Moulard, Estelle Moulard et Laura Tirandaz

Mise en page et photo de la rubrique Tag et Faits divers : Wei Xing

Photo: Jean-Pierre Angéi

